

entiers de l'appartement, et paraissait tout neuf; les coussins (qui n'auraient point déparé un trône) étaient en velours écarlate; de leur centre éblouissant, un soleil d'or, relevé en bosse, faisait jaillir, comme en plein midi, ses rayons de soie et de lumière.

LXVIII.

Le cristal et le marbre, la vaisselle d'or et de porcelaine, étalaient partout leur splendeur; des nattes indiennes et des tapis de Perse couvraient le carreau; le pied ne pouvait les salir sans que le cœur saignât; des gazelles et des chats, des nains et des noirs, et telles autres créatures gagnant leur pain en qualité de ministres et de favoris — (c'est-à-dire en se dégradant), — abondaient là, aussi nombreux qu'à la cour ou à la foire.

LXIX.

On n'avait pas épargné les belles glaces; la plupart des tables étaient d'ébène incrusté de nacre, de perles ou d'ivoire; il y en avait qui étaient faites d'écaille de tortue, ou des bois les plus rares, ornées de ciselures d'or ou d'argent; par ordre, presque toutes étaient couvertes de mets, de sorbets glacés et de vins — tenus prêts à toute heure pour tous les arrivants.

LXX.

Entre tous les costumes, je décrirai celui d'Haïdée : elle portait deux jélicks; l'un était d'un jaune pâle; sous sa chemise, nuancée d'azur, de rose et de blanc, son sein se soulevait comme une petite vague; son second jélick, qui avait pour boutons des perles grosses comme des pois, étincelait d'or et de pourpre; et la gaze blanche rayée qui formait sa ceinture flottait autour d'elle comme un nuage diaphane autour de la lune.

LXXI.

Un large bracelet d'or sans fermoir pressait chacun de ses bras charmants; le métal en était si pur et si flexible, que la main l'élargissait sans effort, et qu'il s'adaptait de lui-même au bras qui lui servait de moule; il adhérerait à ces contours ravissants comme s'il eût craint de s'en séparer,

et jamais on ne vit un métal plus pur enclorre une peau plus blanche.

LXXII.

Comme souveraine du territoire de son père, une pareille plaque d'or, fixée autour de son coude-pied, annonçait sa dignité; douze anneaux brillaient à ses doigts; des pierreries étoilèrent sa chevelure; le fin tissu de son voile était retenu au-dessous de son sein par une boucle de perles d'une valeur presque inestimable, et la soie orange de son pantalon turc flottait sur la plus jolie cheville du monde.

LXXIII.

Les vagues de ses longs cheveux châtains ondoyaient jusqu'à ses talons, comme un torrent des Alpes que le soleil teint de sa lueur matinale; — s'ils n'étaient comprimés ils cacheraient entièrement sa personne, et maintenant on dirait qu'ils s'indignent contre le filet de soie qui les retient, et cherchent à briser leurs entraves à chaque zéphyr qui vient lui offrir ses jeunes ailes pour éventail.

LXXIV.

Elle créait autour d'elle une atmosphère de vie; l'air même, éclairé par ses regards, semblait plus léger, tant ils étaient suaves et beaux, pleins de tout ce que nous pouvons nous figurer de plus céleste, purs comme Psyché avant qu'elle devint femme, — trop purs même pour les liens terrestres les plus purs; en son irrésistible présence, on sentait qu'on pouvait s'agenouiller sans idolâtrie.

LXXV.

Ses cils, bien qu'aussi noirs que la nuit, étaient teints, selon la coutume du pays, mais inutilement: car ses grands yeux noirs, sous leur noire frange, insultaient, brillants rebelles, à cette teinte impuissante, et s'en vengeaient en se complaisant dans leur beauté native; ses ongles étaient colorés par le henna, qui n'avait rien pu ajouter à leur belle couleur rose; et ici encore l'art avait vu échouer sa puissance.

LXXVI.

Le henna doit avoir une teinte foncée pour faire ressortir

la blancheur de la peau. Celle d'Haïdée n'avait pas besoin de ce secours : jamais l'aurore n'éclaira des cimes d'un blanc plus céleste. En la voyant, l'œil pouvait douter s'il était bien éveillé, tant elle avait l'air d'une vision. Je puis me tromper, mais Shakspeare aussi dit qu'il y a folie à vouloir *dorer l'or raffiné ou peindre le lis.*

LXXVII.

Juan avait un châle noir et or, un barracan blanc d'un tissu si transparent qu'on pouvait voir, à travers, briller les pierreries étincelantes comme les petites étoiles de la voie lactée; un turban roulé en plis gracieux ceignait sa tête, où une aigrette d'émeraude avec des cheveux d'Haïdée surmontait un croissant radieux qui jetait une lumière incessante et mobile.

LXXVIII.

En ce moment, ils étaient divertis par leur suite : c'étaient des nains, de jeunes danseuses, des eunuques noirs, et un poète qui complétait leur nouvel établissement. Ce dernier avait beaucoup de célébrité, et aimait à en faire parade. Il était rare que ses vers n'eussent pas le nombre de pieds nécessaire; il se tenait habituellement à la hauteur des sujets qu'il traitait, et, payé pour satiriser ou pour aduler, « il tirait parti de la matière, » comme dit le psalmiste.

LXXIX.

Il avait d'abord loué le présent et injurié le passé, contrairement à l'excellente coutume des vieux temps; il avait fini par devenir un véritable anti-jacobin oriental, préférant du pouding à l'absence de toute adulation*. Pendant quelques années, alors que ses chants paraissaient empreints d'indépendance, sa destinée avait été sombre; mais alors il chantait le sultan et le pacha avec la sincérité de Southey, et dans le style de Crashaw.

LXXX.

C'était un homme qui avait vu de nombreux changements, et qui changeait toujours avec l'exactitude de l'aiguille aimantée. Son étoile polaire étant, non une étoile fixe, mais de celles qui se déplacent, — il savait l'art de ca-

joler; sa bassesse même l'avait fait échapper à la vengeance; et comme il avait le talent facile, excepté lorsqu'on le payait mal, il mentait avec une telle ferveur d'intention, — que, sans nul doute, il avait bien gagné sa pension de poète lauréat.

LXXXI.

Mais il avait du génie. — Quand un poète girouette en a, le *vates irritabilis* a grand soin qu'il ne se passe jamais une lune complète sans qu'on parle de lui. L'honnête homme lui-même n'est pas fâché de se voir l'objet de l'attention publique. Mais, pour revenir à mon sujet, — voyons, — où en étais-je? — Ah! — au troisième chant, — au couple charmant, — à leurs amours, leurs fêtes, leur maison, leur costume et leur manière de vivre dans leur insulaire séjour.

LXXXII.

C'était un caméléon fieffé que leur poète; mais en compagnie ce n'en était pas moins un drôle fort agréable. Il s'était vu choyé à plus d'une table d'hommes, où il faisait des harangues étant entre deux vins; et, bien que rarement les convives comprissent ce qu'il voulait dire, ils daignaient cependant lui décerner, avec accompagnement de hoquets, ou lui beugler ce tribut glorieux des applaudissements populaires, dont la cause première n'a jamais connu la seconde.

LXXXIII.

Maintenant, admis dans la haute société, ayant glané çà et là, dans ses voyages, des idées de liberté, il pensa que, dans cette île solitaire, avec des amis, il pouvait, sans avoir à craindre une émeute, se dédommager de ses mensonges prolongés, chanter comme il avait chanté dans sa jeunesse chaleureuse, et conclure un court armistice avec la vérité.

LXXXIV.

Il avait voyagé parmi les Arabes, les Turcs et les Franks, et connaissait la vanité nationale des différents peuples. Comme il avait vécu avec des personnes de tous les rangs, il avait pour toutes les occasions quelque chose de prêt; ce qui lui avait valu parfois des cadeaux et des remerciements. Il savait varier habilement ses adulations. « Faire à Rome

comme les Romains » était une règle de conduite qu'il observait en Grèce.

LXXXV.

Aussi, quand on lui demandait de chanter, il donnait à chaque nation quelque chose de national. Peu lui importait que ce fût *God save the King* ou *Ça ira* : il ne consultait que l'à-propos ; sa muse faisait profit de tout, depuis le plus lyrique effort jusqu'aux plus prosaïques arguments. Pindare chantait bien des courses de chevaux : qui empêchait qu'il n'eût un génie aussi souple que celui de Pindare ?

LXXXVI.

Par exemple, en France il eût écrit une chanson ; en Angleterre, une légende in-quarto en six chants ; en Espagne, il eût fait une ballade ou un *romancero* sur la dernière guerre ; — de même en Portugal ; en Allemagne, il se fût pavané sur le Pégase du vieux Goethe (voyez ce qu'en dit madame de Staël) ; en Italie, il eût singé les *trecentisti* ; en Grèce, il vous eût chanté un hymne dans le genre de celui-ci :

1.

« Iles de la Grèce, îles de la Grèce, où aime et chanta la brûlante Sapho, où fleurirent les arts de la guerre et de la paix, — où s'éleva Délos, où naquit Phébus, un éternel été vous dore toujours ; mais il ne vous reste rien, rien que votre soleil !

2.

« La muse de Scio et celle de Théos, la harpe du héros, le luth de l'amant, ont trouvé la gloire que refusent vos rivages ; leur terre natale est seule muette pour des chants que répètent les échos de l'Occident par-delà les *îles Fortunées* de vos pères !

3.

« Du haut des montagnes, on voit Marathon ; de Marathon on voit la mer. C'est là que, rêvant seul un jour, je me disais que la Grèce pourrait être libre encore : car, debout sur les tombes des Persans, je ne pouvais me croire esclave.

4.

« Un roi était assis sur le rocher dominant Salamine, la fille de la mer. Au-dessous de lui étaient des milliers de vaisseaux et des nations entières de guerriers... — Tout cela était à lui ! Il les compta au point du jour... — Au coucher du soleil, où étaient-ils ?

5.

« Et où sont-ils ? et où es-tu, ô ma patrie ? Sur ton silencieux rivage, l'hymne héroïque ne résonne plus : — le cœur des héros a cessé de battre ! Faut-il que ta lyre, si longtemps divine, se ravale en des mains comme les miennes !

6.

« Bien qu'enchaîné au milieu d'une race esclave, c'est quelque chose encore, dans cette disette de gloire, que de sentir, pendant que je chante, une patriotique rougeur me monter au visage : car, ici, que reste-t-il à faire au poète ? A rougir sur les Grecs, à pleurer sur la Grèce.

7.

« Suffit-il de pleurer sur des jours plus heureux ? suffit-il de rougir ?... — Nos pères ont répandu leur sang. Terre, ouvre-toi, et rends-nous un reste de nos Spartiates morts ! Oh ! sur les trois cents, accorde-nous-en seulement trois, et nous te promettons de nouvelles Thermopyles !

8.

« Eh quoi ! encore le silence ! le silence partout ! Oh ! non, les voix des morts retentissent comme le bruit d'un torrent lointain, et me répondent : « Qu'une seule tête vivante se lève ! une seule ! — et nous venons, nous venons ! » Les vivants seuls sont muets !

9.

« C'est en vain ! c'est en vain ! faisons résonner d'autres cordes. Versez-nous du vin de Samos ! Laissez les combats aux hordes turques ! ne faites couler d'autre sang que celui des vignes de Scio ! Entendez-vous répondre à cet ignoble appel les turbulentes bacchantes ?

10.

« Vous avez encore la danse pyrrhique : où est la pyr-

rique phalange? De ces deux leçons, pourquoi oublier la plus noble et la plus mâle? Vous avez les lettres de Cadmus: — croyez-vous qu'il les destinait à des esclaves?

11.

« Versez-nous du vin de Samos! nous ne voulons plus penser à ces choses. Ce vin divinisa les chants d'Anacréon. Anacréon servit, — mais il servit Polycrate, — un tyran, sans doute; mais alors, du moins, nos maîtres étaient nos compatriotes.

12.

« La liberté n'eut point d'ami plus fidèle et plus brave que le tyran de la Chersonèse: ce tyran était Miltiade. Oh! que n'avons-nous encore un tyran comme lui!... Elles seraient indissolubles, les chaînes d'un tel maître!

13.

« Versez-nous du vin de Samos! Sur les rochers de Soulli, sur les rives de Parga, existent encore les débris d'une race pareille à celle que portaient dans leurs flancs les mères de la Doride; et peut-être y a-t-il là une semence que ne désavouerait pas le sang des Héraclides.

14.

« Ne comptez pas sur les Franks pour votre délivrance: — ils ont un roi qui achète et vend. C'est dans le glaive des Grecs, dans les rangs des Grecs, que le courage doit placer toute son espérance: la force turque et la fraude latine briseraient votre bouclier, quelque large qu'il fût.

15.

« Versez-nous du vin de Samos! vos vierges dansent sous l'ombrage. — Je vois briller leurs beaux yeux noirs; mais, à la vue de ces beautés charmantes, je sens les miens se remplir de larmes brûlantes, en pensant que de tels seins allaiteront des esclaves.

16.

« Placez-moi sur le promontoire de marbre de Sunium. Là, les vagues et moi, nous mêlerons sans témoins nos gémissements. Comme le cygne, qu'on me laisse chanter et mou-

rir! Une patrie d'esclaves ne sera jamais la mienne. — Jetez par terre votre coupe de vin de Samos! »

LXXXVII.

Ainsi chanta, ou du moins ainsi aurait voulu, ou pu, ou dû chanter en vers passables notre moderne Grec, sans égaler Orphée, alors que la Grèce était jeune encore; on eût pu dans nos temps faire beaucoup plus mal. Bons ou mauvais, ses vers témoignaient une certaine sensibilité; et la sensibilité, dans un poète, est la source où d'autres vont puiser la leur. Mais ce sont de si grands menteurs que ces poètes! Ils revêtent toutes les couleurs, comme les mains des teinturiers.

LXXXVIII.

Mais les mots sont des choses, et il suffit d'une goutte d'encre tombée comme la rosée sur une pensée, pour produire ce qui fera penser des milliers, peut-être des millions d'hommes. Chose étrange! quelques paroles écrites, au lieu d'être prononcées de vive voix, peuvent devenir un anneau durable dans la chaîne des âges. A quelles chétives proportions le temps réduit l'homme fragile, pendant qu'un morceau de papier, — un chiffon comme celui-ci, par exemple, lui survit à lui-même, à sa tombe, et à tout ce qui est à lui!

LXXXIX.

Et quand ses os sont devenus poussière, que sa tombe a disparu, que son sang, sa génération, sa nation même, ne sont plus qu'une date ayant pris place dans les souvenirs chronologiques, un lourd manuscrit depuis longtemps oublié, ou une inscription lapidaire trouvée dans l'emplacement d'une caserne en creusant les fondations d'une fosse d'aisance, peuvent tout à coup révéler son nom et en faire un monument précieux.

XC.

Et il y a longtemps que la gloire fait sourire les sages; c'est quelque chose, et ce n'est rien: des paroles, une illusion, un souffle, dépendant plus du style de l'historien que du nom qu'un individu laisse après lui: Troie doit à Homère ce que le whist doit à Hoyle. Le siècle actuel com-

mençait à oublier le talent du grand Marlborough pour assommer les gens, lorsque heureusement sa vie a été publiée par l'archidiacre Coxe.

XCI.

Milton est le prince des poètes, — disons-nous; un peu lourd, mais sans être moins divin; homme indépendant en son temps, instruit, pieux, sobre en amour et à table; mais le soin d'écrire sa vie étant échu à Johnson, voilà qu'on nous apprend que ce grand-prêtre des neuf Sœurs reçut le fouet au collège, — fut un père très dur, — un médiocre époux; car la première mistress Milton déserta le legis.

XCII.

Certes, ce sont là des faits intéressants, comme le braconnage de Shakspeare, la vénalité de lord Bacon; comme la jeunesse de Titus et les premières prouesses de César; comme Burns (que le docteur Currie nous décrit si bien); comme les fredaines de Cromwell; — mais, bien que la vérité impose aux écrivains la nécessité de ces descriptions aimables, comme essentielles à l'histoire de leur héros, elles ne contribuent guère à sa gloire.

XCIII.

Tout le monde n'est pas moraliste comme Southey, alors qu'il déblatèrait sur la *Pantisocratie*; ou Wordsworth, qui, avant d'être dans l'excise et salarié, assaisonnait de démocratie ses poésies de colporteur; ou Cleridge, longtemps avant que sa plume volage mît son aristocratie au service du *Morning-Post*, alors que lui et Southey, marchant dans la même voie, épousaient les deux associées (marchandes de modes à Bath).

XCIV.

Ces noms-là, maintenant, figurent comme des condamnés au pilori, véritable Botany-Bay en géographie morale; leur loyale trahison, leur rigueur de renégat, serviront d'excellent fumier à leur biographie un peu stérile. Soit dit en passant, le dernier in-quarto de Wordsworth est le plus gros qui ait encore paru depuis la naissance de la typographie;

c'est un poème somnifère et glacial, intitulé *l'Excursion*, écrit d'un style que j'ai en aversion.

XCV.

Là, il élève une digue formidable entre son intelligence et celle des autres; mais les poèmes de Wordsworth et de ses sectateurs, comme le Shiloh de Joanna Southcote¹⁰, et de sa secte, sont choses qui, dans ce siècle, ne frappent pas l'attention publique, — tant est petit le nombre des élus; leurs deux virginités surannées, au lieu de mettre au jour des divinités, n'étaient grosses que d'hydropisie.

XCVI.

Mais revenons à mon histoire: j'avoue que si j'ai un défaut, c'est la manie des digressions; — il m'arrive de laisser mon lecteur marcher tout seul, pendant que moi je me livre à des monologues sans fin; mais ce sont là mes *discours du trône* qui ajournent les affaires à la prochaine session, oubliant que chacune de mes omissions est une perte pour le monde, moins grande, cependant, que s'il s'agissait de l'Arioste.

XCVII.

Je sais que ce que nos voisins appellent *longueurs* (nous n'avons pas le *mot*, mais nous avons la *chose* dans une rare perfection, assurés que nous sommes d'un poème épique de Robert Southey tous les printemps); je sais, dis-je, que ce n'est pas précisément ce qu'il y a de plus propre à allécher le lecteur; mais il ne me serait pas difficile de prouver, par quelques beaux exemples, que le principal ingrédient de l'épopée, c'est l'*ennui*.

XCVIII.

Nous savons, par Horace, « qu'Homère dort quelquefois; » nous savons, sans lui, que Wordsworth quelquefois veille, — pour montrer avec quelle complaisance il se traîne autour de ses lacs, avec ses chers voituriers¹¹. Il demande un bateau pour naviguer sur les abîmes... de l'Océan? — non, mais de l'air; et puis il implore de nouveau « une petite nacelle, » et dépense une mer de salive pour la mettre à flot.

XCIX.

S'il lui faut absolument voyager dans la plaine éthérée, et que Pégase, attelé à sa « charrette, » devienne rétif, ne pourrait-il pas emprunter le char de David, ou prier Médée de lui prêter un de ses dragons? Ou, s'il trouve cette monture trop classique pour ses goûts vulgaires, s'il craint de se casser le cou avec un pareil bidet, et qu'il veuille absolument s'approcher de la lune, l'imbécile ne pourrait-il pas demander un ballon?

C.

Des « colporteurs! » des « bateaux! » des « charrettes! » Ombres de Pope et de Dryden, en sommes-nous donc venus à ce point d'humiliation qu'un pareil fatras, non seulement échappe au mépris, mais flotte encore comme une vile écume sur le vaste abîme du pathos? que ces Jack Cades¹² du bon sens et de la poésie puissent siffler sur vos tombeaux? que le « petit batelier » et son « Peter Bell » viennent insulter en paix à la main qui crayonna « Achitophel? »

CI.

A notre histoire! Le banquet était terminé, les esclaves partis; les nains et les jeunes danseuses s'étaient retirés. Les contes arabes et les chants du poète avaient cessé; les derniers bruits de joie venaient d'expirer; la dame et son amant, restés seuls, admiraient la teinte de rose dont le crépuscule inondait le firmament. — *Ave Maria!* sur la terre et les flots, cette heure céleste, ô Marie, est la plus digne de toi!

CII.

Ave Maria! bénie soit cette heure! bénis le temps, le climat, le lieu où si souvent j'ai senti dans tout son charme cette heure si belle et si suave descendre sur la terre! la cloche aux sons graves se balançait dans la tour lointaine; les mourantes vibrations de l'hymne du soir arrivaient jusqu'à moi, aucun souffle n'agitait l'air couleur de rose, et cependant les feuilles de la forêt bruissaient comme si la ferveur de la prière les eût fait tressaillir.

CIII.

Ave Maria! c'est l'heure de la prière! *Ave Maria!* c'est l'heure de l'amour! *Ave Maria!* ô Marie! permets que nous élevions nos regards vers ton fils et vers toi! *Ave Maria!* Oh! qu'il est beau ce visage! et ces yeux baissés sous les ailes de la Colombe Toute-Puissante! Qu'importe que ce ne soit là qu'une image peinte! Non! ce tableau n'est pas une idole:— c'est la réalité même.

CIV.

Des casuistes charitables ont la bonté de dire dans des publications anonymes — que je n'ai pas de dévotion; mais dites à ces gens-là de se mettre en prières avec moi, et vous verrez qui de nous trouvera le plus court chemin pour aller au ciel. Mes autels, à moi, ce sont les montagnes, c'est l'Océan, c'est la terre, l'air, les étoiles, — tout ce qui provient du grand Tout qui a produit l'âme, et auquel l'âme doit retourner.

CV.

Heure charmante du crépuscule! — Bois de pins, solitude ombreuse, antique forêt de Ravenne, que borne la rive silencieuse; toi qui couvres le sol où mugissaient naguère les vagues de l'Adriatique, jusqu'aux lieux où s'élevait la dernière forteresse des Césars; forêt toujours verte, que consacraient pour moi les pages de Boccace et la lyre de Dryden, oh! combien j'ai aimé le crépuscule et toi!

CVI.

La voix perçante des cigales, ces habitantes des pins, qui vivent un été, et dont la vie est une chanson sans fin, se faisait seule entendre, avec le bruit de mes pas, et ceux de mon coursier, et la cloche de l'*Angelus* qui tintait à travers le feuillage; le fantôme chasseur de la race d'Onesti, sa meute infernale courant après sa proie, et cette troupe de jeunes beautés qui apprirent par cet exemple à ne pas fuir un amant sincère, — passaient comme des ombres devant les yeux de mon imagination.

CVII.

O Hespérus! que de bonnes choses nous te devons! Tu

donnes un toit à l'homme harassé, le repas du soir à celui qui a faim, au jeune oiseau la chaleur de l'aile maternelle, au bœuffatigué l'étable désirée; tout ce qu'il y a de paix autour de notre foyer, tout ce que nos dieux Pénates abritent de plus cher, ton heure de repos le rassemble autour de nous; tu rends aussi l'enfant à la mamelle de sa mère!

CVIII.

Heure suave! tu éveilles les désirs et attendris le cœur du voyageur voguant sur l'Océan, le jour où il a dit adieu aux amis qui lui sont chers! Tu remplis d'amour le pèlerin qui chemine, alors qu'il tressaille en entendant la cloche de l'*Angelus* qui semble pleurer le déclin du jour mourant! Est-ce là une illusion que la raison dédaigne? Ah! sans doute, rien ne meurt sans être pleuré.

CIX.

Quand Néron périt par le plus juste décret qui ait jamais détruit le destructeur, au milieu des acclamations de Rome délivrée, des nations affranchies et du monde joyeux, des mains invisibles semèrent des fleurs sur sa tombe: humble tribut, peut-être, de la pitié d'un cœur reconnaissant de quelque bienfait accordé par le tyran dans l'un des rares intervalles lucides laissés par l'enivrement du pouvoir.

CX.

Mais me voilà encore dans les digressions: qu'a de commun Néron, ou tout autre bouffon impérial de son espèce, avec les actes de mon héros? Pas plus que les habitants de la lune, dignes pendants de pareils fous. Il faut que mes facultés soient réduites à zéro, et que je sois, en poésie, descendu au niveau des *cuillères de bois!* (c'est le nom dont nous autres Cantabres¹³ nous affublons le dernier rang des candidats aux honneurs universitaires).

CXI.

Je sens que cette marche ennuyeuse ne prendra jamais; c'est par trop épique. Aussi, en recopiant ce chant, je me propose de le scinder en deux; à moins que je n'en fasse l'aveu, nul ne découvrira la chose, hormis un petit nombre de gens expérimentés; et alors je prouverai que c'est une

amélioration. — Je démontrerai que cette opinion du critique est tirée d'Aristote *passim*. — Voir Ποντικόν,¹⁴

NOTES DU CHANT TROISIÈME.

¹ Lord Byron commença le troisième chant en octobre 1819; mais les clameurs que suscitait la publication des deux premiers chants l'avaient tellement découragé, qu'il laissa l'ouvrage de côté pendant quelque temps, et qu'il n'y travailla plus, dans la suite, que par boutades et à de longs intervalles. M. Moore, qui le visita pendant qu'il écrivait le troisième chant, dit: « Lord Byron devint tellement irritable au sujet de *Don Juan* (outre ses dispositions naturelles), que M. W. Bankes, qui vint après moi lui rendre visite, ayant eu le malheur de lui dire qu'il avait entendu M. Saunders, ou tout autre résidant alors à Venise, déclarer que, dans son opinion, *Don Juan* n'était qu'un grand pont-neuf, tel fut l'effet que ce mot méprisant produisit sur lui (bien que venant d'une personne qui, comme il le disait lui-même, n'était qu'un damné marchand de poisson salé), que pendant quelque temps, de son propre aveu, il lui fut impossible d'écrire un vers de ce poème; et un matin, ouvrant une armoire où gisait le manuscrit oublié, il dit à son ami: « Regardez, voilà le pont-neuf de M. Saunders. » — Les chants III, IV et V furent publiés ensemble en août 1821, toujours sans nom d'auteur ni d'éditeur.

² La vieille ballade *la Mort et la Dame*. Shakspeare y fait allusion.

³ Dante appelle sa femme, dans l'enfer, *fiera moglie*.

⁴ La femme de Milton le quitta le premier mois de leur union. Si elle n'avait pris la fuite, qu'aurait fait Milton?

⁵ Quelle qu'en soit la cause, c'est un rapprochement non moins frappant que triste que, dans la liste des poètes mariés qui ont été malheureux en ménage, on trouve des noms aussi illustres que Dante, Milton, Shakspeare, Dryden, et celui qui se place à côté des plus grands noms, et qui a été le plus malheureux de tous. MOORE.

⁶ The inflammation of his weckly bills. *N. du Trad.*

⁷ La maison régnante d'Angleterre fait remonter son origine aux *Guelfes*, l'une des deux grandes factions qui divisèrent autrefois l'Italie. *N. du Trad.*

⁸ *Preferring pudding to no praise*. c'est-à-dire, se résignant à aduler pour vivre. *N. du Trad.*

⁹ On croit généralement que les νησι Μακαρον des poètes grecs désignaient les îles du Cap Vert ou les Canaries.

¹⁰ Le nombre des disciples de cette fanatique monta, dit-on, dans un moment, jusqu'à cent mille. Elle s'annonçait comme la mère d'un second Shiloh, dont elle prédisait confidentiellement la venue prochaine. Un immense berceau était préparé pour recevoir le prodige. Le docteur Reece et un autre médecin constatèrent son hydropisie. Elle fit un grand nombre de dupes jusqu'au moment de sa mort, arrivée en 1814.

¹¹ *Benjamin le Voiturier*, de Wordsworth, parut en 1819.

¹² Célèbre démagogue sous le règne de Henri VI. Shakspeare l'a mis en scène dans sa trilogie de Henri VI, deuxième partie, acte IV.

¹³ L'auteur désigne par ce mot les étudiants de Cambridge. *N. du Trad.*

¹⁴ C'est-à-dire tirée de divers passages de la *Poétique* d'Aristote. *N. du Trad.*

DON JUAN.

CHANT QUATRIÈME.

I.

Rien de si difficile, en poésie, que le commencement, si ce n'est peut-être la fin; car il arrive souvent qu'au moment où Pégase va pour toucher le but, il se foule une aile, et nous dégringolons comme Lucifer précipité des cieux pour ses péchés; notre péché est le même que le sien, et tout aussi difficile à corriger: c'est l'orgueil qui pousse l'esprit à prendre un essor trop élevé, jusqu'à ce que notre faiblesse nous montre ce que nous sommes.

II.

Mais le temps, qui remet toute chose à son niveau, et l'adversité cuisante, apprennent enfin à l'homme, — et, il faut l'espérer, — au diable lui-même, que ni l'un ni l'autre n'ont l'intelligence vaste; tant que les chauds désirs de la jeunesse bouillonnent dans nos veines, nous ignorons cela, — le sang coule avec trop de rapidité; mais quand le torrent s'élargit aux approches de l'Océan, nous réfléchissons profondément sur chaque émotion passée.

III.

Dans mon enfance, je me croyais un habile garçon, et je désirais que les autres eussent de moi la même opinion; c'est ce qui arriva quand je fus à un âge un peu plus mûr, et d'autres esprits reconnurent ma suprématie; maintenant ma fantaisie voit flétrir ses rameaux; mon imagination replie ses ailes, et la triste vérité, planant sur mon pupitre, transforme le romantique en burlesque.

IV.

Et si je ris des choses mortelles, c'est pour ne pas pleurer; et si je pleure, c'est parce que notre nature ne peut pas toujours se maintenir dans un état d'apathie; car il nous faut plonger nos cœurs dans les profondeurs des flots du Léthé avant que ne s'assoupisse ce que nous désirons le moins voir. Thétis baptisa dans le Styx son fils mortel; une mère mortelle eût choisi pour cela le Léthé.

V.

Certains gens m'ont accusé d'étranges desseins contre la croyance et la morale du pays, et prétendent en trouver la preuve dans chaque vers de ce poème: je n'ai pas la prétention de me comprendre toujours bien moi-même, quand je veux me piquer de faire du beau et du très beau; mais le fait est que je n'ai point de projet, si ce n'est peut-être de me livrer un moment à la gaieté, mot nouveau dans mon vocabulaire.

VI.

Au lecteur charitable de notre climat réservé, cette manière d'écrire paraîtra exotique; Pulci¹ fut le père de cette poésie semi-sérieuse; il chanta dans un temps où la chevalerie était plus donquichottique qu'aujourd'hui; son génie se délecta au milieu des sujets favoris de son temps, loyaux chevaliers, chastes dames, géants énormes, rois despotes; mais, à l'exception de ces derniers, tout cela étant passé de mode, j'ai cru devoir prendre un sujet plus moderne.

VII.

Comment je l'ai traité, c'est ce que j'ignore; pas mieux peut-être que ne m'ont traité ceux qui m'ont imputé des projets basés, non sur ce qu'ils ont vu dans mon ouvrage, mais sur ce qu'ils auraient voulu y voir. Mais si cela leur fait plaisir, soit! nous vivons dans un siècle libéral, et les pensées sont libres. Cependant Apollon me tire par l'oreille et me dit de reprendre mon histoire.

VIII.

Le jeune Juan et sa bien-aimée avaient été laissés à la douce société de leurs cœurs; l'impitoyable Temps lui-même